



**HAL**  
open science

# Dire l'indicible dans les *Annales de Tacite*: le règne de Néron

Régine Utard

► **To cite this version:**

Régine Utard. Dire l'indicible dans les *Annales de Tacite*: le règne de Néron. *Maia: rivista di letteratura classica*, 2021, 73 (1), p. 152-167. hal-04010184

**HAL Id: hal-04010184**

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-04010184v1>

Submitted on 1 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Dire l'indicible dans les *Annales* de Tacite : le règne de Néron

Régine UTARD

Sorbonne-Université, Édition, Interprétation et Traduction des Textes Anciens  
EDITTA, F-75005, Paris, France

Dans la lignée de ses illustres prédécesseurs, Tacite attribue à l'histoire une fonction d'édification tout autant qu'un devoir de mémoire. Il suit en cela un des célèbres préceptes de Cicéron, premier théoricien de l'historiographie latine, pour qui l'histoire est *uita memoriae* et *magistra uitae*<sup>1</sup>.

Ainsi, l'histoire sert à commémorer les actions de ceux qui ont fait l'histoire, et instruit les hommes sur ce qu'il faut faire ou ne pas faire, en conférant aux grandes vertus et aux vices l'immortalité de la renommée historique<sup>2</sup>. Tel est le sens de la profession de foi de Tacite, énoncée au livre III des *Annales*<sup>3</sup> :

*Exsequi sententias haud institui nisi insignes per honestum aut notabili dedecore, quod praecipuum munus annalium reor ne uirtutes sileantur utque prauis dictis factisque ex posteritate et infamia metus sit.* (Tacite *ann.* III 65, 1)

« Je n'ai pas entrepris de rapporter toutes les opinions, mais seulement celles qui se distinguent par leur caractère honorable ou par un insigne avilissement, parce que je pense que la fonction principale de l'histoire est de ne pas passer sous silence les vertus et d'attacher aux paroles et aux actions mauvaises la crainte de l'infamie dans la postérité ».

Par cette conception moralisatrice et édifiante de l'histoire, Tacite se situe dans la tradition de l'écriture historique à Rome. Déjà Salluste auparavant, dans la préface du *Catilina* (*Cat.*, 1-4) et du *Jugurtha* (*Jug.*, 1-4), ainsi que Tite-Live dans celle de l'*Ab Vrbe condita* (I 8-10), ont justifié les grands exemples de comportement présentés dans leurs récits comme autant d'*exempla* à suivre ou à éviter. Chacun a en tête les héros de la République triomphante, tels Horatius Coclès, Mucius Scaevola ou Camille, incarnant les grandes valeurs morales et civiques de Rome.

Il reste que, de Tite-Live à Tacite, l'époque a changé, le gouvernement s'est transformé, la société et les mœurs ne sont plus les mêmes. Pour Tacite, à l'époque impériale, il incombe d'abord d'établir une juste distinction du bien et du mal<sup>4</sup>, comme il le souligne dans un autre passage célèbre du livre IV :

*(...), conuerso statu neque alia rerum <salute> quam si unus imperitet, haec conquiri tradique in rem fuerit, quia pauci prudentia honesta ab deterioribus, utilia ab noxiis discernunt, plures aliorum euentis docentur.* (Tac. *ann.* IV 33, 2)

---

<sup>1</sup> Cic. *De Or.* II 9, 36.

<sup>2</sup> T.J. Luce, « Tacitus on 'History's Highest Function' : *praecipuum munus annalium* (*Ann.* 3, 65) », *A.N.R.W.* II 33, 4, 1991, p. 2904-2927 ; R.L. Roberts, « Tacitus' conception of the function of history », « *G.&R.* » 6 (1936), p. 13.

<sup>3</sup> Voir aussi *Agric.* 1, 1 : *Clarorum uirorum facta moresque posteris tradere antiquitus usitatum* (« Transmettre à la postérité les actions et le portrait des hommes illustres est un usage ancien »).

<sup>4</sup> Cf. M.T. Griffin, « Tacitus as a historian », in A.J. Woodman (éd.), *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge, 2009, p. 174-177. St. Ratti, *Écrire l'histoire à Rome*, Paris, 2009, p. 191-193.

« (...), maintenant que le régime est transformé et que le salut de l'État exige le principat, la recherche et la relation de ces faits auront eu de l'intérêt, car peu d'hommes discernent par leur clairvoyance ce qui honore de ce qui avilit, ce qui sert de ce qui nuit, et la plupart se laissent instruire par ce qui arrive à autrui ».

S'ajoutent à cette distinction nécessaire d'autres différences entre Tacite et les historiens de l'époque républicaine, qu'imposent les caractéristiques des temps sur lesquels ils écrivent.

Ainsi, en racontant les crimes de plusieurs nobles réunis autour de Catilina et en dégagant les causes morales de cette déchéance, Salluste s'appuie sur le genre historique pour proposer à ses lecteurs un traité de morale et de philosophie<sup>5</sup>. De son côté, Tite-Live, qui vise à l'exaltation de la nation à travers l'exemple des grands hommes, conformément aux projets augustéens de restauration morale, s'adresse à tous ses lecteurs.

En revanche, Tacite écrit pour les personnes de premier plan, pour les plus hauts personnages de l'État, pour les maîtres du pouvoir. Il le fait, non seulement pour les inciter aux plus hautes vertus, mais surtout parce que c'est la destinée de Rome qui est entre leurs mains<sup>6</sup>. Aussi s'attache-t-il à rechercher la vérité, conformément aux principes cicéroniens : le premier étant de ne rien dire de faux, le second d'oser dire tout ce qui est vrai et le troisième d'éviter tout soupçon de partialité, de faveur ou de haine :

*Nam quis nescit primam esse historiae legem, ne quid falsi dicere audeat ? deinde ne quid ueri non audeat ? ne quae suspicio gratiae sit in scribendo ? ne quae simultatis ? Haec scilicet fundamenta nota sunt omnibus.* (Cic. *De or.* II 15, 62-63)

« Qui ne sait que la première loi du genre est de ne rien oser dire de faux ? La seconde, d'oser dire tout ce qui est vrai ? d'éviter, en écrivant, jusqu'au moindre soupçon de faveur ou de haine ? Oui, voilà les fondements de l'histoire, et il n'est personne qui les ignore »

C'est pourquoi, dès le début des *Annales*, Tacite revendique d'écrire *sine ira et studio* :

*Inde consilium mihi pauca de Augusto et extrema tradere, mox Tiberii principatum et cetera, sine ira et studio, quorum causas procul habeo.* (Tacite *ann.* I 1, 3)

« De là mon dessein de rapporter peu d'éléments sur Auguste et seulement sa fin, puis de raconter le principat de Tibère et le reste sans colère ni faveur, sentiments dont les motifs sont éloignés de moi ».

Cette célèbre formule a été largement discutée<sup>7</sup>. En réalité, Tacite ne promet pas de ne pas porter de jugement sur les événements et sur les personnes mais, dans la mesure où tirer les leçons d'une conduite bonne ou mauvaise est un des buts de l'histoire, il promet de juger avec droiture et équité. Il ne s'agit donc pas d'une déclaration d'impartialité absolue, comme on l'a pensé parfois, mais il est question en réalité d'honnêteté, d'intégrité, compte tenu de l'esprit partisan de l'historiographie impériale, marqué soit par l'adulation, soit par la haine vis-à-vis des empereurs.

Or, même si l'époque qu'examine Tacite dans les *Annales* est révolue, même si les empereurs concernés sont morts, une certaine prudence lui semble tout de même nécessaire :

*Multorum qui Tiberio regente poenam uel infamias subiere posteri manent ; utque familiae ipsae iam exstinctae sint, reperies qui ob similitudinem morum aliena malefacta sibi obiectari putent. Etiam gloria ac uirtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diuersa arguens.* (Tac. *ann.* IV 33, 4)

<sup>5</sup> Le récit de la conjuration est précédé d'une préface philosophique (*Cat.* 1-4). Il en va de même pour *Jugurtha*, où une préface philosophique amorce le récit (*Jug.* 1-4).

<sup>6</sup> Cf. P. Grimal, *Tacite*, Paris, 1990, p. 259-260 ; T.J. Luce, art. cit., p. 2914-2916 ; R. Utard, *Le discours indirect chez les historiens latins : écriture ou oralité ? Histoire d'un style*, Louvain-Paris, 2004, p. 405-409.

<sup>7</sup> Se reporter notamment à E. Cizek, « *Sine ira et studio* et l'image de l'homme chez Tacite », « *Stud. Clas.* » 18 (1979), p. 103-113 ; *id.*, « La poétique de l'histoire chez Tacite », « *R.E.L.* » 69 (1991), p. 140-141.

« Beaucoup de ceux qui, sous le règne de Tibère, subirent un châtement ou des infamies ont encore une postérité ; et, à supposer même que leurs familles soient éteintes, il se trouvera des gens pour croire, devant la ressemblance des mœurs, que le récit des forfaits commis par d'autres est un reproche à leur adresse. Même la gloire et la vertu ont des adversaires, comme si, tirées d'un passé trop récent, elles dénonçaient ce qui contraste avec elles »

On peut comprendre effectivement que Tacite ne souhaite pas blesser les héritiers de ceux qui ont pu se compromettre sous tel ou tel empereur, comme il l'évoque pour le règne de Tibère, mais l'historien reconnaît que les esprits de ses contemporains ne sont pas tous enclins à entendre une parole de vérité, tant son époque est hostile à la vertu. Car, « un éloge trop manifeste de la vertu pourrait contrarier ceux à qui les louanges portées au bel exploit donnent mauvaise conscience »<sup>8</sup>. Et sous un régime impérial, lorsque le récit porte sur l'empereur lui-même et sur son règne – fût-il révolu –, la liberté de parole est vouée à disparaître. Dans ces conditions, comment dire sans dire ?

Pour répondre à cette question, nous nous sommes attachée au récit que fait Tacite du règne de Néron dans les *Annales*. Car, de manière générale, la postérité n'a guère été indulgente à l'égard de cet empereur, considéré comme un monstre criminel, comme un fou sanguinaire, dont le despotisme croissant le porta à tous les excès<sup>9</sup>. Aussi notre question initiale est-elle double : comment dire sans dire ? Comment dire l'indicible ?

Tacite se livre en effet à une entreprise de dévoilement, qui s'appuie sur un travail de réécriture des événements. Plus précisément, dans les *Annales*, les individus sont placés au centre du déroulement historique.

On peut observer ainsi que, du point de vue de la composition, la plupart des livres des *Annales* sont dominés par un ou plusieurs personnages centraux. S'agissant du règne de Néron, faisant l'objet des livres XIII à XVI des *Annales*, l'ensemble du récit, lorsqu'il traite des affaires intérieures<sup>10</sup>, est systématiquement focalisé sur l'empereur. Ainsi, le livre XIII, qui couvre les cinq premières années du règne de Néron, de son accession au trône le 13 octobre 54 après J.-C. au 31 décembre 58, montre l'émancipation progressive du « monstre naissant ». Le livre XIV, qui s'étend de janvier 59 à juin 62, s'ouvre par le meurtre de sa mère Agrippine, « crime que Néron méditait depuis longtemps » (*diu meditatatum scelus* : XIV 1, 1) et s'achève par l'assassinat de sa femme Octavie, en écho symbolique à tous les crimes et folies de l'empereur qui prédominent dans ce livre. Le livre XV, qui relate la fin de l'année 62, ainsi que les années 63, 64 et la majeure partie de 65, est marqué par le récit des débauches de l'empereur et l'incendie de Rome, avec l'image saisissante de l'empereur chantant la chute de Troie devant la ville en flammes (XV, 38-48). Enfin le livre XVI, qui englobe la fin de l'année 65 et une partie de 66, montre le caractère despotique et cruel de Néron.

Par conséquent, malgré un début de règne marqué par de bonnes mesures, sans doute sous l'influence de Sénèque et de Burrus, c'est avec le matricide que Néron s'émancipe vraiment. Ses quatorze années de règne abondent en meurtres, trahisons, conspirations, luxe, débauche et cruauté. Aussi Tacite se livre-t-il à une rhétorique épидictique du blâme, qui contraste fortement avec une écriture historique adossée à une rhétorique et à une poésie célébrante du grand style, tels que l'ont pratiquée les historiens antérieurs, à l'image de Tite-Live<sup>11</sup>. Ayant foi dans l'oeuvre de restauration morale voulue par Auguste, Tite-Live écrit en effet une histoire patriotique.

---

<sup>8</sup> E. Cizek, *Histoire et historiens à Rome dans l'antiquité*, Lyon, 1995, p. 241.

<sup>9</sup> Consulter E.E. Keitel, « 'Is dying so very terrible?' The Neronian *Annals* », in A.J. Woodman (éd.), *op. cit.*, p. 127-143.

<sup>10</sup> Pour les livres XIII à XV, le récit alterne entre affaires intérieures et extérieures. Ce qui nous reste du livre XVI se rapporte aux affaires intérieures de la fin de l'année 65 et d'une partie de l'année 66.

<sup>11</sup> Voir J. Dangel, « Les Muses de l'histoire : l'énigme cicéronienne », in G. Lachenaud et D. Longrée (éd.), *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire*, Vol. I, Rennes, 2003, p. 91-92.

Rien de tel chez Tacite. Dans les *Annales*, il n'y a pas de bons princes. Ce ne sont que de mauvais Césars : l'historien « ne croit plus à un *sapientissimus et unus*, à même de gouverner l'Empire et de corriger les mœurs des Romains, monarque qu'il avait préconisé dans le *Dialogue des orateurs* »<sup>12</sup>.

L'empereur Néron est ainsi décrit avec les caractéristiques les plus sombres<sup>13</sup>. Il cumule tous les traits topiques du tyran<sup>14</sup> : tout d'abord la violence (*saeuitia*) et la cruauté (*crudelitas*), cette dernière l'emportant chez lui sur toutes les autres passions, comme le souligne Tacite à propos de la mort de Pétrone, suscitée par la jalousie de Tigellinus :

*Vnde inuidia Tigellini quasi aduersus aemulum et scientia uoluptatum potioem. Ergo crudelitatem principis, cui ceterae libidines cedebant, adgreditur, amicitiam Scaeuini Petronio obiectans, corrupto ad indicium seruo ademptaque defensione et maiore parte familiae in uincla rapta.* (Tac. ann. XVI 18, 3)

« D'où la jalousie de Tigellinus, qui vit en [Pétrone] un rival et un meilleur connaisseur des voluptés. Il provoque donc la cruauté du prince, devant laquelle cédaient toutes les autres passions, en imputant à Pétrone l'amitié de Scaevinus, après avoir corrompu un de ses esclaves en vue d'une dénonciation, lui avoir enlevé tout moyen de défense et avoir emprisonné la plus grande partie de sa domesticité ».

L'orgueil (*superbia*) et l'impiété (*impietas*), autres vices majeurs, caractérisent ensuite la mégalomanie de Néron. C'est sur les ruines de Rome, après l'incendie de la ville en 64 après J.-C., qu'il se complaît à construire sa *domus aurea*, lui qui, souligne Tacite, « désirait l'incroyable » (*incredibilium cupitor*, XV 42, 2). Cela ne l'empêche pas de faire preuve de lâcheté et plus encore d'hypocrisie, puisque à la fois par nature et par habitude il voile ses sentiments :

(...), *factus natura et consuetudine exercitus uelare odium fallacibus blanditiis.* (Tac. ann. XIV 56, 3)

« (...), étant formé par la nature et exercé par l'habitude à voiler sa haine sous de trompeuses caresses ».

Enfin, son avidité (*auaritia*) et surtout ses débauches (*libidines*) et désirs de toutes sortes achèvent de broser le tableau d'un empereur qui, « usant de la ville entière comme de sa demeure » (*tota Vrbe quasi domo uti*, XV 37, 1), y répand progressivement sa propre dépravation. Son mariage avec Pythagoras constitue un *summum* de perversion :

*Iipse, per licita atque illicita foedatus, nihil flagitii reliquerat, quo corruptior ageret, nisi, paucos post dies, uni ex illo contaminatorum grege – nomen Pythagorae fuit – in modum solemnium coniugiorum denupsisset.* (Tac. ann. XV 37, 4)

« Le prince lui-même, souillé de toutes les voluptés licites et illicites, semblait n'avoir négligé aucune honte qui pût accroître sa dépravation, si, quelques jours après, il n'avait pris, dans ce troupeau de dévoyés, un individu, nommé Pythagoras, pour l'épouser avec toutes les solennités du mariage ».

C'est pourquoi, tout au long des livres XIII à XVI des *Annales*, les crimes et les excès en tous genres de Néron sont au centre de la rhétorique épideictique du blâme développée par l'auteur et sont racontés en ménageant une sorte de gradation dans l'horreur et en montrant la transgression des interdits, traduisant la faillite à la fois morale et politique du principat. Car la toute-puissance du prince est telle que sa conduite et son caractère ont un impact majeur non seulement sur la situation générale de l'État, mais aussi sur la vie des citoyens eux-mêmes.

<sup>12</sup> E. Cizek, art. cit., (1979), p. 105.

<sup>13</sup> On a parfois reproché à Tacite d'avoir forcé le trait. Suétone est bien plus sévère : voir le catalogue des vices de l'empereur qu'il dresse en *Néron* 26.

<sup>14</sup> Sur les traits topiques du tyran dans les récits taciteens, consulter F. Galtier, *L'image tragique de l'Histoire chez Tacite*, Bruxelles, 2011, p. 183-191 ; J.R. Dunkle, « The Rhetorical Tyrant in Roman Historiography : Sallust, Livy and Tacitus », « CW » 65 (1971), p. 12-20.

L'esprit critique de l'historien et la rhétorique épидictique du blâme, à laquelle il se livre tout au long des *Annales*, ne se limitent pas dès lors à l'empereur seul, mais portent également sur toutes les classes de la société. En premier lieu, ceux qui font partie de l'entourage du prince – à savoir ses ministres, ses conseillers, ses favoris, ainsi que les membres de sa maison, sont clairement nommés et identifiés, en fonction de l'influence qu'ils exercent sur l'empereur. Il y a Agrippine bien sûr, la mère de l'empereur, hypocrite, autoritaire et meurtrière. Parmi les conseillers, au couple formé par Burrus et Sénèque, dont Tacite souligne les qualités et les défauts en toute impartialité, s'oppose l'intrigant Tigellinus, « plus puissant sur l'esprit du prince et associé à ses intimes débauches » (*validior Tigellinus in animo principis et intimis libidinibus adsumptus*, ann XIV 51, 3), car son impudeur et son infamie attireraient Néron. Il y a aussi les affranchis, dont l'historien dénonce l'arrogance et le pouvoir<sup>15</sup>.

En second lieu, les autres classes de la société sont également jugées : les sénateurs et tous ceux qui exercent une fonction publique sombrent dans une basse adulation. Tacite insiste sur la décadence de l'ordre sénatorial<sup>16</sup>, comme en témoigne la réaction des sénateurs une fois la menace des Parthes écartée :

*Sed apud senatum omnia in maius celebrata sunt sententiis eorum qui supplicationes et diebus supplicationum uestem principi triumphalem, utque ouans Urbem iniret, effigiemque eius pari magnitudine ac Martis Ultoris eodem in templo censuere, praeter suetam adulationem laeti quod Domitium Corbulonem retinendae Armeniae praeponerent (...).* (Tac. ann. XIII 8, 1)

« Mais au sénat tous ces événements furent exagérés dans les interventions de ceux qui proposèrent de voter des supplications et de décerner au prince pendant les jours de supplications le vêtement triomphal, qu'il entrât dans la Ville avec les honneurs de l'ovation et qu'une statue aussi grande que celle de Mars Ultor lui fût érigée dans le temple de ce dieu ; à l'esprit habituel d'adulation s'ajoutait la joie de voir Domitius Corbulon préposé au maintien de l'Arménie (...) ».

Les membres de l'ordre équestre se livrent eux aussi à la flatterie pour obtenir honneurs et profits :

*Tuncque primum conscripti sunt equites Romani, cognomento Augustianorum, aetate ac robore conspicui, et pars ingenio procaces, alii in spem potentiae. Ii dies ac noctes plausibus personare, formam principis uocemque deum uocabulis appellantes ; quasi per uirtutem, clari honoratique agere.* (Tac. ann. XIV 15, 5)

« Et alors pour la première fois furent enrôlés des chevaliers romains, appelés Augustiani, remarquables par leur âge et leur vigueur, les uns de nature effrontée, les autres espérant se rendre influents. Ils passaient les jours et les nuits à faire retentir leurs applaudissements, vantant la beauté et la voix du prince en des termes réservés aux dieux, et, comme s'ils le devaient à leur mérite ils obtenaient illustration et honneurs ».

Ainsi, ce ne sont pas seulement des faits que l'historien veut rapporter, il cherche plus précisément à montrer la véritable cause des événements. « Psychologue de l'essentiel »<sup>17</sup>, Tacite voit en effet dans les mobiles psychologiques des hommes la causalité historique profonde<sup>18</sup>. C'est pourquoi il scrute les motifs secrets des actions et des hommes ; il dévoile les ressorts cachés des comportements. La priorité donnée aux comportements individuels sur les causes

<sup>15</sup> Sur l'image des conseillers chez Tacite, consulter R. Utard, « L'image des conseillers chez Tacite : un art de la dissimulation et de la manipulation », in A. Queyrel et M.-R. Guelfucci (éd.), *Conseillers et ambassadeurs dans l'Antiquité*, Besançon, 2017, p. 511-533.

<sup>16</sup> Cf. A. Michel, *Tacite et le destin de l'empire*, Paris, 1966, p. 70 : « La tendance dominante de la vie de Tacite n'est pas seulement son mépris à l'égard du pouvoir (...) mais aussi son mépris à l'égard de ses pairs ».

<sup>17</sup> La formule est empruntée à H. Bardon, « Sur Tacite psychologue », « A. F. C. » 6 (1953-1954), p. 35.

<sup>18</sup> Cf. P. Grimal, *op. cit.*, p. 314 : « Ce sont donc vraiment les hommes, tous les hommes, qui mènent l'histoire ou la subissent et, pour cette raison, l'historien ne peut éviter d'analyser les mobiles qui les déterminent, individuellement ou en masse ».

structurelles, économiques ou sociales explique ainsi la part importante faite à la psychologie et au côté sombre des passions dans les *Annales*<sup>19</sup>.

Cette complexité dans l'analyse, qu'on ne trouve pas chez Tite-Live, ni même chez Salluste, fait que, de la République à l'Empire, la rhétorique a changé de moyens et de forme : elle ne vise plus seulement à « ordonner, exposer et orner, mais elle tend aussi à suggérer des arrière-plans psychologiques, à faire saisir la réalité mouvante qui se cache derrière la réalité sensible »<sup>20</sup>. Doté d'une solide formation rhétorique et concevant l'oeuvre historique, à l'instar de Cicéron, comme un *opus oratorium maxime* (*De Leg.* I 2, 5), Tacite considère la rhétorique comme un moyen d'imposer sa vision des événements et des hommes, afin d'approcher au plus près la vérité ou, du moins, la réalité historique.

Pour bien cerner les passions et les motivations qui font agir les personnages, l'historien privilégie le portrait indirect, qui se dégage lui-même du récit. Rares sont en effet les portraits directs. Pour la période qui nous intéresse, il y a surtout celui de Poppée au livre XIII (chap. 45). Ainsi, le plus souvent, les portraits se limitent à de rares esquisses, voire à de simples allusions disséminées à plusieurs endroits de l'oeuvre. Dans le cadre de ces portraits indirects, le personnage est montré en action et au fur et à mesure du récit se dégage un trait de caractère majeur. La cohérence du portrait qui en résulte est proche du procédé de l'éthopée<sup>21</sup>.

Pour illustrer ce procédé, nous prendrons l'exemple du portrait d'Agrippine. La brève présentation d'Agrippine au livre XII, la définit comme une femme ambitieuse, autoritaire et cupide :

*Versa ex eo ciuitas, et cuncta feminae oboediebant, non per lasciuam, ut Messalina, rebus Romanis inludenti. Adductum et quasi uirile seruitium ; palam seueritas ac saepius superbia, nihil domi impudicum, nisi dominationi expediret. Cupido auri immensa obtentum habebat, quasi subsidium regno pararetur.* (Tac. ann. XII 7, 3)

« Dès lors une révolution transforma la cité : tout obéissait à une femme, mais qui ne livrait pas à ses caprices, comme Messaline, les affaires de l'État romain. La bride était serrée, la servitude imposée comme par un homme ; elle avait en public un air sévère et assez souvent hautain, à son foyer des moeurs honnêtes, sauf pour les besoins de sa domination. Une soif insatiable de l'or se couvrait du prétexte de procurer des ressources au pouvoir ».

À partir de là, l'historien « s'efface derrière les faits et gestes de [son personnage], derrière les paroles de ceux qui l'observent et la craignent, si bien que la cupidité, la violence et l'ambition qui doivent caractériser le personnage s'imposent comme des évidences »<sup>22</sup>. De plus, chacun de ces traits de caractère se trouve illustré par des épisodes précis dans la suite du récit.

D'autres procédés indirects, comme le jugement d'autrui, l'exposé de points de vue différents, ou encore la mention des *rumores*<sup>23</sup>, les bruits courant dans l'opinion publique et appuyant une des explications possibles, participent à l'art de l'insinuation. Le contexte, de surcroît, vient corroborer l'explication la plus plausible. Ainsi, au chapitre 19 du livre XIII des *Annales*, Tacite nous montre Agrippine qui, dans sa disgrâce, se trouve abandonnée de tous, « à l'exception de quelques femmes, par affection par haine, on ne sait » (*amore an odio incertas*) :

*Statim relictum Agrippinae limen ; nemo solari, nemo adire, praeter paucas feminas, amore an odio incertas. Ex quibus erat Iunia Silana, quam (...).* (Tac. ann. XIII 19, 1)

<sup>19</sup> Cf. St. Ratti, *op. cit.*, p. 196.

<sup>20</sup> J. Cousin, « Rhétorique et psychologie chez Tacite. Un aspect de la *deinôsis* », « R.E.L. » 29 (1951), p. 229.

<sup>21</sup> Voir E. Aubrion, *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz, 1985, p. 474 : « Cette figure consiste à caractériser un individu en décrivant son comportement, en accumulant les détails qui dévoilent sa manière d'être, mais aussi en lui donnant une telle unité qu'il se transforme en type ». Pour une étude approfondie des portraits chez Tacite, consulter p. 385-490.

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 476.

<sup>23</sup> Cf. D.C.A. Shotton, « Tacitus'view of Emperors and the Principate », « A.N.R.W. » II 33, 5 (1991), p. 3292-3294 ; I. Shatzman, « Tacitean rumours », « Latomus » 33, (1974), p. 549-578.

« Aussitôt on déserte le seuil d'Agrippine ; personne pour la consoler, personne pour la visiter, à l'exception de quelques femmes, par affection ou par haine, on ne sait. Parmi elles était Junia Silana, que (...) ».

Tout le contexte, en particulier la mention de Junia Silana, demeurée auprès d'Agrippine pour se venger, plaide pour la seconde explication.

La rhétorique de l'implicite prend, dès lors, toute sa signification. On a souvent noté que Tacite s'appuyait fréquemment sur les termes *species*, *imago*, *simulatio*, sur des verbes comme *simulare*, *obtegere*, *praetendere*, ou encore sur les conjonctions *quasi* et *tamquam*, pour dénoncer les mensonges et les faux-semblants qu'adoptent les personnages pour dissimuler leurs véritables desseins<sup>24</sup>. La scène de la fausse réconciliation de Néron avec sa mère au chapitre 4 du livre XIV montre à quel degré d'hypocrisie est parvenu Néron. Tout le passage insiste moins encore sur les propos mensongers du fils que sur l'attitude, l'expression et les gestes du futur parricide. Or, c'est la crainte de perdre le pouvoir qui pousse Néron à hâter l'assassinat de sa mère.

Thème constant de l'oeuvre, la peur est un ressort psychologique et dramatique pour la plupart des personnages<sup>25</sup>, qu'il s'agisse de l'empereur lui-même, de ceux qui gravitent dans la sphère du pouvoir, ainsi que de la population romaine tout entière.

Chez les empereurs en particulier, la peur de perdre le pouvoir « motive profondément leur comportement et les rend soupçonneux au point de se défier de tout le monde, et surtout de leur entourage »<sup>26</sup>. Ainsi Néron, tout au long des livres de XIII à XVI, est décrit comme un homme habité par la peur, une peur pouvant aller de la peur malade (*metus*)<sup>27</sup>, à la crainte soupçonneuse (*timor*)<sup>28</sup>, jusqu'à atteindre la peur-panique (*pauor*)<sup>29</sup>. En effet, lorsqu'il apprend que sa mère a échappé à la tentative d'assassinat et qu'elle sait qu'il en est l'instigateur, il cède à la panique (*pauore exanimis*) :

*At Neroni, nuntios patrati facinoris opperienti, adfertur euasisse ictu leui sauciam et hactenus adito discrimine, ne auctor dubitaretur. Tum, pauore exanimis et iam iamque adfore obtestans uindictae properam, siue seruitia armaret uel militem accenderet, siue ad senatum et populum peruaderet, naufragium et uulnus et interfectos amicos obiciendo, quod contra subsidium sibi, nisi quid Burrus et Seneca expedirent ? quos statim acciuerat, incertum an et ante gnaros.* (Tac. ann. XIV 7, 1-2)

« Mais Néron attendait qu'on lui annonçât l'exécution du crime, quand on lui apprend qu'[Agrippine] s'en est tirée avec une plaie légère et que le risque encouru n'a eu pour effet que d'en dévoiler l'auteur. Alors, à demi mort de peur, il s'écrit qu'elle va bientôt arriver, prompte à la vengeance, soit qu'elle armât ses esclaves ou soulevât les soldats, soit qu'elle se tournât vers le sénat et le peuple, en dénonçant le naufrage, sa blessure et le meurtre de ses amis ; quel appui aurait-il là contre, si Burrus et Sénèque ne trouvaient un moyen ? il les avait mandés aussitôt, sans qu'on sache s'ils étaient déjà au courant ».

La deuxième phrase du passage fait entendre la réaction affolée de Néron : la redondance *iam iamque*, la juxtaposition des propositions et la structure alternative *siue... uel... siue*, donnent à la phrase un rythme heurté, propres à traduire la panique qui s'empare de l'empereur. Plus précisément, la peur est un motif essentiel dans le cas de Néron, car elle engendre la violence et la cruauté, dont usera l'empereur pour maintenir son autorité et son pouvoir.

<sup>24</sup> Cf. E. Aubrion, *op. cit.*, p. 175-192 ; F. Galtier, *op. cit.*, p. 152.

<sup>25</sup> Pour une analyse du thème de la peur, consulter J. Mambwini Kivuila-Kiaku, « La peur dans les *Annales* de Tacite : Réflexions sur l'analyse de la peur et ses représentations chez Tacite », « Revue africaine des études latines » 1 (2016), p. 43-58.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 47.

<sup>27</sup> Par exemple XIII 47, 1 ou XIV 59, 3.

<sup>28</sup> XV 36, 2.

<sup>29</sup> Pour une approche sémantique de ces termes, consulter J.-F. Thomas, « Le vocabulaire de la crainte en latin : problèmes de synonymie nominale », « R.E.L. » 77 (1999), p. 216-233 ; J. Mambwini Kivuila-Kiaku, *art. cit.*, p. 45-48.



C'est ce que comprend finement le préfet du prétoire Tigellinus, qui cherche à accroître son influence sur le prince<sup>30</sup> :

*Validiorque in dies Tigellinus et malas artes, quibus solis pollebat, gratiores ratus, si principem societate scelerum obstringeret, metus eius rimatur.* (Tac. ann. XIV 57, 1)

« Devenu plus fort de jour en jour et persuadé que sa scélératesse, unique source de sa puissance, serait plus agréable au prince s'il l'associait étroitement à ses crimes, Tigellinus épie les craintes de l'empereur ».

Pour mener à bien son entreprise de dévoilement, l'historien a recourt également aux discours. Les paroles sont en effet un remarquable moyen mis en oeuvre par Tacite pour faire apparaître les traits de caractère d'un personnage.

Ainsi, lors du procès du crétois Claudius Timarchus qui s'était arrogé le droit, normalement réservé au Sénat, de voter des remerciements au gouverneur de la province, Paetus Thraséa prononce un discours qui condamne Timarchus à la relégation. Ses propos, rapportés sous la forme d'un discours direct en XV 20-21, présentent un nombre de phrases comparatives, bien supérieur à la moyenne générale<sup>31</sup>. Ce mode d'énonciation, qui repose sur des idées tranchées, voire autoritaires, prend inévitablement un aspect catégorique, conforme à l'image du stoïcien qui refuse tout compromis et qui agit pour le bien de l'État<sup>32</sup>. La fermeté du propos emporte en effet l'adhésion du Sénat (*magno adsensu celebrata sententia*, XV 22, 1).

Mais c'est encore à Néron que l'historien accorde le nombre le plus important de discours dans les livres XIII à XVI des *Annales*. Dès le début de son principat, l'empereur a appris de son précepteur Sénèque à manier les propos hypocrites, si bien que le trait récurrent de ses discours est sans nul doute l'hypocrisie. Aussi l'historien s'attache-t-il à montrer, à travers ses prises de paroles, le despotisme et le machiavélisme dont Néron est capable.

Le discours de refus qu'il adresse à Sénèque, venu lui demander de se retirer de la vie publique, est un modèle de ruse et d'ironie (*ann.* XIV 55-56). Le passage suivant de son discours, reposant sur une phrase mixte<sup>33</sup>, alliant des structures à finalités différentes, illustre bien l'esprit retors du personnage :

|   |
|---|
| <i>Non <u>tua</u> moderatio,</i>                        |
| <i>si reddideris pecuniam,</i>                          |
| <i>nec quies,</i>                                       |
| <i>si reliqueris principem,</i>                         |
| <i>sed <u>mea</u> auaritia, meae crudelitatis metus</i> |

*in ore omnium uersabitur.* (Tac. ann. XIV 56, 2)

« Ce n'est pas ta modération, si tu renonces à la fortune, ni ta retraite, si tu quittes le prince, c'est mon avarice, c'est la crainte de ma cruauté qui seront dans toutes les bouches ».

<sup>30</sup> Cf. R. Utard, « L'éloquence stratégique en discours indirect chez César, Tite-Live et Tacite : essai comparé », « R.E.L. » 84 (2006), p. 77.

<sup>31</sup> D'après les relevés de J. Dangel, « Dogmatisme et art du dialogue dans les discours des historiens latins : formes grammaticales et moyens de persuasion », « Revue de Philologie » 62, 1 (1988), p. 41-67, les phrases comparatives s'élèvent à 42,8 %, alors que la moyenne générale n'est que de 14,7 %.

<sup>32</sup> C'est pourquoi E. Aubrion, *op. cit.*, p. 595, voit dans ce discours moins une accusation qu'un discours politique qui prend la forme d'un discours purement délibératif portant sur l'intérêt général.

<sup>33</sup> Sur les phrases mixtes, consulter J. Dangel, « Les structures de la phrase oratoire chez Tacite : étude syntaxique, rythmique et métrique », « A.N.R.W. » II 33, 4 (1991), p. 2474-2476 ; R. Utard, *op. cit.*, p. 252-256.

Les deux propositions conditionnelles successives, dont l'ordre normal se trouve inversé, présentent de manière insidieuse l'opinion qui est celle de Néron et qu'il impose. De plus, la forte dénégation au début de chaque membre principal (*non / nec*), à laquelle s'ajoute la force de l'exclusion dans le système comparatif (*non... sed*), doublée d'une opposition de personnes (*tua / mea*), a pour effet de rejeter vivement l'argument évoqué par Sénèque (*non tua moderatio / nec quies*), au profit de la position de Néron (*sed mea auaritia, meae crudelitatis metus*). Ce dernier motive son refus, en faisant entendre clairement que c'est son avarice et sa cruauté à lui qui seront évoqués, et non la modération et le besoin de retraite avancés par Sénèque. Cette phrase mixte, qui combine plusieurs structures, donne à l'ensemble l'allure trouble d'un chantage, voire d'une mise en demeure, illustrant parfaitement le machiavélisme de Néron, mêlant à une autorité visible le conditionnement insidieux de la pensée, pour justifier un refus.

Mieux encore : plus que le discours direct, Tacite privilégie le discours indirect dans les *Annales*<sup>34</sup>. Avec le discours indirect qui, par sa concision et ses caractéristiques propres, s'intègre parfaitement à la narration, l'historien s'appuie sur une éloquence à stratégie cachée, dont les finalités demeurent oratoires, voire persuasives. Il convient néanmoins de préciser que chaque discours correspond à une situation précise qui dépend à la fois de l'interlocuteur et des circonstances, au point qu'il est apte à fonctionner comme un portrait. Aussi les tactiques langagières déployées dépendent-elles non seulement de la situation, mais aussi de l'objectif à atteindre.

Ainsi, c'est en exploitant les ressorts combinés de la crainte et de la persuasion que le préfet du prétoire, Tigellinus, dont nous avons montré précédemment quelle influence il exerçait sur Néron, réussit à le convaincre de se débarrasser de Plautus et de Sylla qu'il craint :

*(...) metus eius rimatur ; compertoque Plautum et Sullam maxime timeri, Plautum in Asiam, Sullam in Galliam Narbonensem nuper amotos, nobilitatem eorum et propinquos huic Orientis, illi Germaniae exercitus commemorat. Non se, ut Burrum, diuersas spes, sed solam incolumitatem Neronis spectare ; cui cauere utcumque ab urbanis insidiis praesenti opera ; **longinquos motus quonam modo comprimi posse ? Erectas Gallias ad nomen dictatorium ; nec minus suspensos Asiae populos claritudine aui Drusi. Sullam inopem, unde praecipuam audaciam, et simulatorem segnitiae, dum temeritati locum reperiret ; Plautum, magnis opibus, ne fingere quidem cupidinem otii, sed ueterum Romanorum imitamenta praeferre, adsumpta etiam Stoicorum adrogantia sectaque, quae turbidos et negotiorum adpetentes faciat. Nec ultra mora.** (Tac. ann. XIV 57, 1-3)*

« [Tigellinus] épie les craintes [de l'empereur] ; et, quand il eut l'assurance qu'il redoutait surtout Plautus et Sulla, relégués naguère, Plautus en Asie, Sulla en Gaule Narbonnaise, il lui rappelle leur noblesse et la proximité des armées, celle d'Orient pour l'un, de Germanie pour l'autre. Il ne visait pas, lui, comme Burrus, des espérances contradictoires, mais seulement la sécurité de Néron ; celui-ci pouvait éviter, tant bien que mal, les complots de la Ville par une action immédiate ; mais les soulèvements lointains, comment pouvait-on les arrêter ? Les Gaules dressaient l'oreille au nom du dictateur, et les peuples de l'Asie n'étaient pas moins attentifs à l'éclat d'un aïeul comme Drusus. Sulla était pauvre, d'où sa grande audace, et il simulait l'indolence en attendant l'occasion de la témérité ; Plautus, avec sa grande richesse, n'affectait même pas le désir du repos, mais se targuait d'imiter les vieux Romains, adoptant même l'arrogance des Stoïciens et l'esprit d'une secte qui faisait des séditeux et des ambitieux. On n'attendit pas davantage ».

La question que pose Tigellinus (*longinquos motus quonam modo comprimi posse ?*) se fait expression d'un doute dans l'esprit de Néron. Elle sert à évoquer un possible soulèvement de la Gaule et des peuples de l'Asie, où se trouvent respectivement Sulla et Plautus. Aussi Tigellinus prend-il soin d'énoncer ses arguments sur un ton contraire : il s'appuie à la fois sur des énoncés comparés et doctrinaux. Ainsi, aux courtes propositions à l'allure tranchée du début de son discours répondent les deux longues phrases de la fin : dans un parallélisme, qui met en exergue les noms des deux hommes à éliminer, celles-ci prennent l'allure d'une sentence de mort. La phrase qui suit le discours, une phrase nominale de trois mots, aussi lapidaire que significative (*nec ultra mora*), signe l'arrêt de mort des deux hommes.

<sup>34</sup> Sur l'emploi du discours indirect chez Tacite, consulter R. Utard, *op. cit.*

Le discours indirect semble souvent réservé à des situations de parole et à des personnages, dont l'historien souhaite non seulement faire ressortir un trait caractéristique, mais aussi dévoiler les motifs de leurs actions. En particulier, pour donner plus de force au discours, l'historien utilise conjointement les ressources de l'*actio*, mettant en oeuvre les multiples possibilités de la voix et la force suggestive des gestes. Plus précisément, il met en scène le personnage, en ayant recours au procédé de l'hypotypose, qui donne à voir -de manière saisissante- l'attitude du locuteur.

Ainsi, pour pousser Néron à éliminer Octavie, sa maîtresse Poppée déploie une stratégie de séduction redoutable<sup>35</sup> :

*Quae, semper odio, tum et metu atrox, ne aut vulgi acrior uis ingrueret aut Nero inclinatione populi mutaretur, prouoluta genibus eius, non eo loci res suas agi ut de matrimonio certet, (...). Quod alioquin suum delictum ? quam cuiusquam offensionem ? An quia ueram progeniem penatibus Caesarum datura sit ? malle populum Romanum tibicinis Aegyptii subolem imperatorio fastigio induci ?* (Tac. ann. XIV 61, 2-4)

« [Poppée], rendue toujours féroce par la haine et alors aussi par la crainte de voir soit la violence de la multitude s'exaspérer et se déchaîner, soit Néron suivre le penchant du peuple et changer de sentiments, se jette à ses genoux et déclare qu'elle est dans une situation telle qu'elle ne peut plus lutter pour son mariage, (...). Autrement, quelle est donc sa propre faute ? Qui a-t-elle offensé ? Serait-ce parce qu'elle va donner une descendance légitime aux pénates des Césars ? le peuple romain préfère-t-il que ce soit le rejeton d'un joueur de flûte égyptien qui soit conduit sur le trône impérial ? »

Poussée par la haine (*odio*) et par la crainte (*metu*), deux motifs psychologiques clairement identifiés par Tacite, la voilà qui se jette aux genoux de Néron (*prouoluta genibus eius*). Tout est calculé : la position de suppliante est destinée à bien disposer l'empereur à son égard, et le discours qu'elle lui adresse est lui aussi propre à faire réagir l'empereur en sa faveur. En particulier, la deuxième partie du discours présente une succession de quatre interrogatives qui, en raison de leur charge affective, se prêtent à tous les effets spéciaux de l'émotion feinte<sup>36</sup>. L'ensemble du discours, qui fait appel aussi à l'allure mêlée des phrases mixtes, forme un « langage composite et calculé » (*uarius sermo et accomodatus*), qui atteint sa cible :

*Varius sermo et ad metum atque iram accomodatus terruit simul audientem et accendit.*

« Ce langage composite et calculé pour exciter la crainte et la colère effraya celui qui l'entendait et en même temps l'enflamma ». (Tac. ann. XIV 62, 1)

Néron est à la fois terrifié (*terrui*) et enflammé (*accendit*) par le sentiment moteur chez lui, évoqué précédemment, la crainte (*metus*), à laquelle s'ajoute la colère (*ira*), prélude à l'action violente et cruelle.

La montée en puissance de l'émotionnel contribue en particulier à donner une coloration tragique aux événements dans les *Annales*. L'écriture de l'histoire, telle que la conçoit Tacite, a recours aux procédés de la tragédie tout autant que de l'épopée, en vue de la meilleure expressivité et mise en scène. L'histoire se fait « très proche de la poésie », selon la célèbre formule de Quintilien : *historia proxima poetis*<sup>37</sup>.

Comment expliquer une telle mutation ? Très clairement par la nécessité de trouver des voies nouvelles à l'écriture historique, en raison de la décadence constatée d'une éloquence qui a perdu sa fonction véridictoire. Cette nouvelle manière d'écrire l'histoire donne lieu, au niveau du récit, à des scènes dramatisées, à des tableaux émouvants ou de grande ampleur, à des épisodes pathétiques ou pittoresques.

<sup>35</sup> Cf. R. Utard, *op. cit.*, p. 423-425.

<sup>36</sup> Sur les phrases interrogatives, consulter J. Dangel, « Syntaxe et stylistique du discours indirect chez Tacite : une parole rhétorique », « Linguistic Studies on Latin » 28 (1994), p. 217-219.

<sup>37</sup> Quintilien, *I.O.* X 1, 31.

Ainsi Tacite sait tirer le meilleur effet de la structure de la phrase, ainsi que des éléments de la syntaxe latine<sup>38</sup> pour donner au récit vivacité et expressivité, profondeur et intensité dramatique. De ce point de vue, il exploite largement les ressources produites par la *uariatio* des temps du récit, notamment le rôle de l'imparfait, l'alternance présent, imparfait, parfait, l'art du crescendo dramatique qui fait succéder un parfait, un imparfait et un infinitif, ainsi que les séries d'infinitifs de narration<sup>39</sup>.

Le récit de l'assassinat d'Agrippine, au livre XIV (chap. 8), est mené de façon à entretenir le suspens, après une première tentative avortée, et repose une dramatisation accrue :

*Interim, vulgato Agrippinae periculo, quasi casu euenisset, ut quisque acceperat, decurrere ad litus. Hi molium obiectus, hi proximas scaphas scandere ; alii, quantum corpus sinebat, uadere in mare ; quidam manus protendere ; questibus, uotis, clamore diuersa rogitantium aut incerta respondentium omnis ora compleri ; adfluere ingens multitudo cum luminibus, atque, ubi incolumem esse pernotuit, ut ad gratandum sese expedire, donec ad spectu armati et minitantis agminis deiecti sunt. Anicetus uillam statione circumdat, refractaque ianua, obuios seruorum abripit, donec ad fores cubiculi ueniret ; cui pauci adstabant, ceteris terrore inrumpentium exterritis. Cubiculo modicum lumen inerat et ancillarum una, magis ac magis anxia Agrippina, quod nemo a filio ac ne Agermus quidem ; (...). Abeunte dehinc ancilla, « Tu quoque me deseris ? » prolocuta, respicit Anicetum, trierarcho Herculeio et Obarito, centurione classario comitatum ; ac, si ad uisendum uenisset, refotam nuntia ret, sin facinus patraturus, nihil se de filio credere : non imperatum parricidium. Circumsistunt lectum percussores, et prior trierarchus fusti caput eius adflixit ; iam in mortem centurioni ferrum destringenti protendens uterum, « Ventrem feri » exclamauit, multisque uulneribus confecta est. (Tac. ann. XIV 8, 1-5)*

« Cependant, au bruit du danger couru par Agrippine, comme s'il était dû à un accident, chacun, en apprenant la nouvelle, se met à courir au rivage. Ceux-ci montent sur les digues, ceux-là dans les barques les plus proches ; d'autres, jusqu'à hauteur d'homme, s'avancent dans la mer ; quelques-uns tendent les bras ; plaintes, vœux, cris confus où se mêlent questions diverses et réponses incertaines, emplissent toute la côte ; voici qu'accourt une foule immense avec des flambeaux, et, quand on sut qu'elle était saine et sauve, on s'apprêtait à la féliciter, lorsque la vue d'une colonne armée et menaçante dispersa ce rassemblement. Anicetus investit la villa, enfonce la porte, s'empare des esclaves qu'il rencontre et arrive enfin au seuil de la chambre ; peu de gens se trouvaient là, tous les autres ayant fui, épouvantés par cette irruption. Dans la chambre, il n'y avait qu'une faible lueur, et une seule esclave avec Agrippine, de plus en plus inquiète de ne voir venir personne de chez son fils, pas même Agermus ; (...). Puis, comme la servante s'éloignait, « Toi aussi, tu m'abandonnes », lance-t-elle ; se retournant, elle voit Anicetus, accompagné du trierarque Herculeius et d'Obaritus, centurion de la flotte, et lui dit que s'il était venu pour lui rendre visite, il pouvait annoncer son rétablissement, s'il allait commettre un crime, elle ne saurait l'imputer à son fils : il n'avait pas commandé un parricide. Les assassins entourent le lit, et le trierarque lui asséna, le premier, un coup de bâton sur la tête ; déjà le centurion dégainait pour lui donner la mort ; alors, montrant son abdomen, « Frappe au ventre », s'écria-t-elle, et, percée de coups, elle expira ».

Alors qu'Agrippine vient d'échapper au naufrage où elle aurait dû succomber, la foule, ignorante de ce qui se trame, accourt de toutes parts pour la féliciter d'être saine et sauve. Le récit de Tacite procède en trois temps. Le premier mouvement est composé de propositions brèves et repose exclusivement sur une série d'infinitifs de narration qui convient aux situations les plus pathétiques. Le récit est ainsi marqué par une montée de la dramatisation, qui atteint un point de rupture avec la conjonction *donec* à valeur d'opposition, puisque la vue d'hommes armés et menaçants a pour effet de mettre fin au rassemblement, tout en introduisant le coup de théâtre final du meurtre d'Agrippine. En effet, le deuxième mouvement est focalisé sur l'arrivée d'Anicetus, dont la progression vers la chambre où se trouve Agrippine est marquée par une vivacité du récit d'autant plus forte qu'elle est soutenue par des présents de narration (*circumdat, abripit*) jusqu'au point d'aboutissement mis en scène par la seconde conjonction *donec*, qui introduit le récit même du meurtre. Le troisième mouvement est introduit par un imparfait de dramatisation (*inerat*), qui plante un décor sombre et angoissant. La dramatisation atteint son summum avec les passages de discours directs aussi courts que chargés de sens (*Tu quoque me deseris* et *Ventrem feri*). À la fin de l'épisode, les deux présents de vivacité (*respicit* et *circumsistunt*) mettent en valeur le moment fatidique.

<sup>38</sup> Consulter J. Hellegouarc'h, « Grammaire et rhétorique chez Tacite », « Ktèma » 14 (1989), p. 284-290.

<sup>39</sup> Sur l'emploi des temps dans la narration et ses effets, consulter J.-P. Chausserie-Laprée, *L'expression narrative chez les historiens latins. Histoire d'un style*, Paris, 1969, p. 383-411.

Une telle écriture tragique de l'histoire, s'appuyant sur un recours au pathétique, des procédés de dramatisation et une rhétorique spectaculaire, est conforme à l'esthétique de l'époque de Tacite, qui se réfère aux doctrines du Sublime<sup>40</sup>. En raison du changement de mœurs et de la décadence de l'éloquence, Pseudo-Longin prône la nécessité d'une théorie et d'une pratique esthétiques nouvelles. Il s'agit de dépasser l'*imitatio* et de créer un art nouveau, fondé sur une éloquence, « écho d'une grande âme »<sup>41</sup>.

Conformément aux préceptes du Pseudo-Longin, l'*eloquentia* taciteenne se met au service de sa *fides* d'historien. Elle garantit l'élévation et la dignité morale de l'oeuvre. Elle rend plus frappantes les leçons qu'elle contient. Les portraits, les descriptions et les tableaux, si nombreux dans les *Annales*, sont ainsi un moyen de faire surgir au grand jour l'âme des personnages et les passions qui les animent. Les discours, qu'il s'agisse des discours directs ou des discours indirects, révèlent leurs motivations et leurs arrière-pensées. Dépassant la simple *delectatio*, l'éloquence de Tacite est « un nouvel élan en quête de vérités » : « L'historien est à ce point bouleversé par son sujet qu'il ravit le lecteur et l'entraîne dans le combat qu'il mène pour la dignité humaine et la survie de l'empire »<sup>42</sup>.

C'est pourquoi sa réflexion se situe tout autant sur le plan moral que sur le plan politique. Car la perversion du pouvoir central et la dégénérescence, toujours plus éclatante, du régime des Césars, mettent en danger la cohérence de l'Empire<sup>43</sup>. Ainsi, sous de mauvais princes, la vertu disparaît. Mais sous de bons princes, le désir de les imiter pousse au meilleur comportement<sup>44</sup>. C'est pourquoi « contre les mauvais princes ne se dressent pas les bons, mais les *magni*, les grands hommes, (...). Seuls les grands hommes l'emportent sur les mauvais monarques, en vertu de leur dignité, parce qu'ils agissent pour le service de l'État : *usus Rei publicae* »<sup>45</sup>.

Se dégagent alors des *Annales* quelques figures exemplaires, comme le stoïcien Paetus Thraséa, que nous avons déjà évoqué, ou encore Barea Soranus, incarnant tous deux, aux yeux de Tacite, la vertu elle-même, si bien que Néron les fera périr :

*Trucidatis tot insignibus uiris, ad postremum Nero uirtutem ipsam excindere concupiuit, interfecto Thrasea Paeto et Barea Sorano, (...). (Tac. ann. XVI 21, 1)*

« Après avoir massacré tant d'hommes distingués, Néron finit par concevoir le désir d'exterminer la vertu elle-même, en faisant périr Thrasea Paetus et Barea Soranus, (...) ».

La suite du récit, qui décrit le courage dont fait preuve Thraséa devant la mort et son sacrifice, met en avant la seule *uirtus* authentique dans un monde où règne l'hypocrisie.

De la même façon, l'historien loue le choix assumé par Cassius Asclepiodotus, riche Bithynien, qui, en assistant Soranus dans sa disgrâce, encourut lui-même l'hostilité de Néron :

*Idem tamen dies et honestum exemplum tulit Cassii Asclepiodoti, qui magnitudine opum praecipuus inter Bithynos, quo obsequio florentem Soranum celebrauerat, labantem non deserui; exutusque omnibus fortunis et in exilium actus – aequitate deum erga bona malaque documenta. (Tac. ann. XVI 33, 1)*

« Cependant le même jour fournit aussi l'exemple honorable de Cassius Asclepiodotus, que l'ampleur de ses richesses mettait au premier rang des Bithyniens : après avoir entouré d'égards Soranus dans sa prospérité, il ne l'abandonna pas dans sa chute ; il fut dépouillé de tous ses biens et envoyé en exil – devant l'indifférence des dieux aux manifestations du bien et du mal ».

<sup>40</sup> Consulter E. Aubrion, *op. cit.*, p. 707-712 ; E. Cizek, *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*, Leiden, 1972, p. 277-282.

<sup>41</sup> *Traité du Sublime* 9, 2.

<sup>42</sup> E. Aubrion, *op. cit.*, p. 708.

<sup>43</sup> Cf. A. Malissard, « Tacite, Rome et le nuage d'Artaxate », « RAËL » 1 (2016), p. 13.

<sup>44</sup> Évoquant l'austérité de Vespasien, Tacite affirme ainsi en *ann.* III 55, 4 que « la déférence envers le prince et le désir de l'imiter furent plus forts que le châtement prévu par les lois et que la crainte ».

<sup>45</sup> E. Cizek, *op. cit.* (1995), p. 233.

C'est là que réside la part de liberté pour tout homme sage et courageux, dont la conduite consiste à « essayer de survivre sans se déshonorer, sans se rendre complice des méchants. Si l'on n'y [parvient pas], il [vaut] mieux accepter de périr, car toute mort, encourue pour se libérer du vice et du déshonneur, [est] manifestement voulue par les dieux »<sup>46</sup>. Tacite délivre, à travers la notion de *libertas*<sup>47</sup>, toute une conception de l'homme et de son destin, plus que ne l'ont fait Salluste et Tite-Live.

Au total, l'oeuvre historique de Tacite, qui met l'accent sur une écriture, véritable acte politique, donne les clés pour comprendre moins encore les événements que les hommes et leurs responsabilités dans le cours des événements. Chateaubriand l'avait compris, lorsqu'il évoquait dans un article du journal *Le Mercure*<sup>48</sup> la posture de l'historien Tacite : « Lorsque tout tremble devant le tyran et qu'il est aussi dangereux d'encourir sa faveur que de mériter sa disgrâce, l'historien paraît, chargé de la vengeance des peuples. C'est en vain que Néron prospère : Tacite est déjà né dans l'Empire ».

\* \* \*

**Abstract :**

When they write about the reigns of the emperors, historians of the imperial period are forced to be somewhat cautious, especially where disclosing the truth is concerned. Nero's reign, reported by Tacitus in the *Annals*, is an interesting example. In seeking to disclose the truth, the historian employs rhetorical techniques and the art of insinuation to come as near as possible to historical reality and to reveal the character of the people, and the motivations and passions which animate them.

**Key words :** Tacitus, Nero, truth, disclosure, implicit, character, tyrant, vices, passions, reproach

---

<sup>46</sup> A. Michel, *Le Dialogue des orateurs et la philosophie de Cicéron*, Paris, 1962, p. 165.

<sup>47</sup> Sur le concept de *libertas*, consulter notamment I. Cogitore, *Le doux nom de liberté*, Bordeaux, 2011.

<sup>48</sup> Édition du 4 juillet 1807 (article repris dans les *Mélanges Littéraires*).